

LES FILMS SUR MESURE et SND
Présentent

Adieu Jean-Pat

UN FILM DE
CÉCILIA ROUAUD

Scénario de LAURENT TIRARD & FABCARO

Avec **Hakim Jemili, Fanny Sidney, Constance Labbé, Nora Hamzawi,
Alice David, Gustave Kervern**

Durée 1h34

AU CINÉMA LE 3 SEPTEMBRE 2025

PRESSE
BCG
Myriam Bruguière
Olivier Guigues
Thomas Percy
bcg@bcgpresse.fr

DISTRIBUTION
SND - GROUPE M6
Lucie DE CHEVIGNY
lucie.de-chevigny@snd-films.fr



SYNOPSIS

Au moment de s'engager vraiment avec Alice, Etienne, 35 ans, a un doute : et s'il était passé à côté de sa vie ?

Pour en avoir le coeur net, il entreprend de retrouver Magali, son grand amour d'enfance, en appelant Jean-Pat, son ancien rival... mais celui-ci meurt pendant le coup de fil.

Et voilà Etienne embarqué dans l'organisation des obsèques de son pire ennemi.

Entretien avec **Cécilia ROUAUD**

C'est la première fois que vous réalisez un film dont vous n'avez pas écrit le scénario.

Pas tout à fait, je m'étais déjà livrée à cette expérience pour un téléfilm (*Le Livreur de Noël*, NDLR), avec précisément l'envie de me confronter à un texte dont je n'étais pas l'auteure, surtout pour voir si j'en étais capable. Quelques mois plus tard, les producteurs du film, SND et Olivia Lagache, la femme de Laurent Tirard, m'ont proposé ce projet, écrit par Laurent et Fabcaro. C'était l'occasion de me plonger avec encore plus de plaisir dans l'histoire d'un autre, légitimée par ma petite expérience précédente.

Laurent Tirard, FabCaro et vous, vous connaissiez ?

Non. D'ailleurs, à l'heure où nous nous parlons, je n'ai pas encore rencontré FabCaro, et j'ai hâte ! Je suis une grande fan de son travail. En quelques planches, et quelques mots, il réussit à en dire tellement sur la nature humaine. Et c'est hilarant. Je connaissais aussi les films de Laurent, bien sûr, mais pas lui personnellement. Nous nous sommes rencontrés grâce à ce projet. C'est une chance immense que j'ai eue.

Savez-vous ce qui l'a poussé à vous choisir ?

Il aimait, m'a-t-il dit, l'émotion qui se dégage de mes comédies. Pour *Adieu Jean-Pat*, il avait envie de cette dimension d'émotion teintée de nostalgie qu'il voyait dans mon travail. Je pense que nous avons une sensibilité commune qui s'est confirmée lors de notre collaboration.

Le sujet du film – un trentenaire embarqué dans l'organisation des funérailles de son pire ennemi pour retrouver son amour d'enfance - est traité de façon très drôle et en effet très émouvante. Compte tenu du contexte, le contenu du récit n'en demeure pas moins troublant.

C'est la grande force de Laurent, et la grande leçon pour moi, de réussir, alors qu'il était très malade, à parler de la mort avec beaucoup de recul, de légèreté et de détachement. C'est le scénario de quelqu'un qui sait qu'il va mourir et qui défie cette fatalité, c'est vrai, c'est troublant. Et malgré ce traitement léger, le film dit aussi beaucoup de ce qu'on laisse, de ce qu'on perd, de comment se dire au revoir.

Tous les personnages et, en premier lieu, Etienne, Léo, sa copine de toujours, et Régine, la mère de Jean-Pat, se montrent à la fois d'une maladresse folle et d'une extraordinaire politesse vis-à-vis de la situation.

Il s'agissait de montrer à quel point tous les personnages du film veulent bien faire et être au monde de la meilleure façon possible. Ça les rend touchants, même dans le chaos et le désordre qu'ils créent. Cette volonté, je dirai presque cet acharnement, à essayer de bien faire, était déjà dans le scénario de Laurent. J'ai essayé de prolonger cet aspect très attachant de chaque personnalité dans ma façon de filmer les acteurs.

Jusqu'à pousser la machine jusqu'à l'absurde : Etienne pourrait faire marche arrière, Alice, sa compagne, mettre le holà. Mais, non ! la machine est emballée et, malgré cela, le film réussit à ne jamais tomber dans le scabreux.

C'est un film optimiste : pas très sage, plutôt insolent et parfois irrévérencieux - c'est une comédie ! - , mais notre but, à Laurent et moi, était tout de même de rendre hommage à la capacité des humains à se réparer au contact des autres, et à se supporter, dans tous le sens du terme. On n'est, en effet, pas dans le registre du scabreux ou du rire facile, plutôt du rire de connivence, dans une recherche de finesse et, j'espère, une certaine forme d'élégance.

Sans occulter cette nostalgie à laquelle, dites-vous, Laurent Tirard tenait. On se retrouve tous dans l'évocation des vacances d'été des familles d'Etienne et de Jean-Pat : la différence de classesociale, le déni des parents convaincus qu'Etienne et Jean-Pat sont inséparables alors que le premier ne cesse d'essuyer la violence du second, les musiques de l'époque...

Il y a, du moins je l'espère, quelque chose d'un peu universel dans ces souvenirs mi-magiques, mi-traumatiques de l'enfance : enfant, on a une acuité extraordinaire et une mémoire infailible. Les souvenirs d'enfance nous restent, nous reviennent et continuent parfois de nous hanter. C'est le cas d'Etienne qui ne s'est pas vraiment remis des humiliations qu'il a endurées durant cette période à cause de Jean-Pat, et qui l'empêchent de s'engager dans sa vie d'adulte. Il s'est cru seul si longtemps. Il va apprendre au cours du film qu'il ne l'est pas.

Comment Laurent Tirard et vous avez-vous collaboré sur le scénario ?

Le scénario était déjà (très bien) écrit quand je suis arrivée sur le projet. Il fallait juste que m'approprie un peu le texte. J'ai proposé à Laurent de remplacer deux personnages masculins par des personnages féminins tout en gardant leurs caractéristiques : le personnage de Léo, ce boulet tellement sympathique qu'Etienne traîne depuis l'enfance, et qu'interprète (avec tellement de charme et de drôlerie) Constance Labbé, était initialement un homme. J'avais envie de travailler sur une amitié garçon-fille de ce type, finalement peu représentée au cinéma. Léo et Etienne sont amis à la vie à la mort. Peu importe que Léo soit aussi décalée, que leur relation soit aussi conflictuelle. Au final, elle ferait tout pour lui et lui tout pour elle, c'est tout. Cela les rend très touchants. En plus, contrairement aux usages qui veulent que les filles soient rationnelles et les garçons plus lunaires, les rôles sont inversés et cela crée quelque chose d'assez rafraîchissant.

Le personnage de Clémence, la sœur d'Etienne, que joue Nora Hamzawi, était lui aussi un peu en retrait. Il me semblait plus fort que ce soit elle, au lieu de son mari, qui éprouve l'envie d'aller toucher le corps de Jean-Pat dans son cercueil, alors qu'elle est enceinte de huit mois. Forcément, elle se met à douter de l'intérêt de mettre un nouveau-né au monde, alors que - elle en prend brutalement conscience - il finira par mourir... « Allez-y sans moi », dit-elle à sa famille au moment d'accoucher.

Ensuite, au cours de la préparation du film, on a travaillé en ping-pong sur certaines scènes, certains dialogues. C'était très exaltant, Laurent excellent dans la structure et l'évolution des personnages. Il avait le don de leur inventer des situations incroyables. Et d'écrire d'excellents dialogues.

La distribution est aussi brillante qu'éclectique. Était-elle déjà en partie calée ?

Non. Laurent m'a donné les clés de ce film avec beaucoup de confiance. J'avais les mains entièrement libres. Il n'a pas eu le temps de voir le film. J'espère qu'il l'aurait aimé.



Qu'est-ce qui vous a conduit à choisir Hakim Jemili pour le rôle d'Etienne ?

Je l'avais adoré sur scène, en stand up – où il campe un type faussement naïf mais d'une acuité folle sur le monde et sur les gens - ; et je le trouvais extrêmement touchant parce qu'il est grand, un peu maladroit physiquement, un peu pataud - il n'est pas au courant qu'il est beau. Il a aussi un rythme de comédie sans égal, réellement impressionnant, et il est très client du travail des autres, très bon camarade.

Dans le film, comme son personnage est amené à faire la pire chose qui soit, c'est-à-dire jouer en permanence le contraire de ce qu'il pense en montrant à l'adresse du spectateur à quel point la situation est inconfortable, il est condamné à répéter ce que les gens disent parce que, de cette manière, il pense qu'il ne va pas les contrarier. Il est dans l'empathie maximum. Sauf que, par moments, ça ne fonctionne pas du tout, notamment lorsqu'il retrouve enfin Magali, son amour d'enfance. Ce sont des trucs de comédie qu'Hakim possède sur le bout des doigts. Il répète les fins de phrase des autres à toute vitesse, c'est super drôle. Etienne n'a aucune échappatoire possible. Comment pourrait-il dire : « Je détestais ce mec qui est mort jeune dans des conditions terribles. » ? C'est comme lorsque Léo lui souffle l'idée d'écrire un discours d'adieu à l'envers en renversant en positif tout le mal qu'il pense de Jean-Pat. C'est l'ironie dramatique, des scènes de comédie vraiment jouissives dont il s'est emparé très généreusement.

Et pour les autres comédiens ?

J'avais, comme toujours, très envie de réunir des acteurs venant d'horizons très différents, capables de s'écouter et de se regarder jouer. Je trouve que cela produit un effet de troupe - et de plaisir - qui se ressent à l'image. Valérie Karsenti, Constance Labbé, Fanny Sidney, Gustave Kervern, Thibault de Montalembert, Nora Hamzawi, Meriem Serbah, Alice David, Bertrand Goncalves et Hakim se sont vraiment rencontrés, ont créé ensemble une réelle émulation joyeuse. C'était émouvant pour moi de voir fusionner ces milieux a priori si étrangers. Et ce sont tous des acteurs extrêmement inventifs et concernés, qui peuvent nous faire croire n'importe quoi. On croit au fait que Constance Labbé, cette fille splendide, galère pour draguer.

On croit au fait que Nora Hamzawi renonce à accoucher. J'aime aussi tellement la fantaisie de Fanny Sidney, le rythme extraordinaire de Valérie Karsenti, celui, complètement personnel et presque poétique, de Gustave Kervern...

Depuis « Je me suis fait tout petit », votre premier long métrage, vous avez toujours tourné des films choraux. C'est un peu votre signature.

Dix acteurs, beaucoup de figurants... Il y a encore plus de personnages dans celui-ci ! J'aime beaucoup cela, quand tout le monde est en même temps dans l'image, joue ensemble, et réagit au jeu des autres. C'est très plaisant, très vivant, très joyeux !

Aucun n'est laissé sur le bas-côté.

C'est le travail de structuration du scénario de Laurent. Encore une fois, il a une efficacité dans le récit que je lui envie beaucoup. Scène après scène, il a l'art de faire évoluer les personnages. Il fait des boucles, sème des graines que l'on retrouve plus tard. Et tout cela de manière très cohérente. C'est jubilatoire pour le spectateur.

Sur le plateau, les acteurs ont contribué à étoffer encore davantage leurs personnages en donnant beaucoup d'eux-mêmes. Fanny Sidney a ainsi remodelé la personnalité d'Alice qui aurait pu n'être qu'un faire-valoir d'Etienne. Elle lui a rajouté de la fantaisie, de la légèreté. Elle est devenue celle qui, de façon totalement déraisonnable, essaie de ramener tout le monde à la raison.

Aucun, jusqu'au personnage de Régine, la mère de Jean-Pat, qu'interprète Valérie Karsenti, n'est totalement insupportable.

Oui, Régine est tellement pleine d'amour, de stress et de principes qu'au lieu d'être exaspérante, elle en devient hyper touchante. C'est pareil pour le père, joué par Thibaut de Montalembert. On oublie son arrogance et on finit par être touché par la détresse qu'il exprime de façon spectaculairement absurde. Il ne pleure pas la mort de son fils, il pleure sur autre chose. C'est sa pudeur à lui. Le seul sale type dans le film, c'est Jean-Pat. Pour le coup, lui c'est un vrai connard ! Mais il est sauvé par le fait d'être mort.



« Comment expliquer ce qu'est une veillée funèbre ? » demande Léo à Etienne alors qu'elle est chez le traiteur pour commander un buffet. « C'est comme un pot de départ mais définitif », lui répond Etienne. Des dialogues comme ça, il y en a plein le film...

C'est encore un grand talent de Laurent : le sens de la vanne. Le scénario en était rempli, j'en ai rajouté, les acteurs également.

L'humour, l'ironie, sont une façon de s'accrocher comme on peut à la vie qui n'est pas simple. Là encore, c'est, je trouve, une forme de politesse et une façon puissante de parler du monde.

Un mot sur les costumes et les décors ...

Avec Sonia Philouze, la chef costumière avec qui je travaille depuis *Les Complices*, et avec les acteurs, on a poussé les curseurs ! C'est Thibault de Montalembert, par exemple, qui a proposé la coupe de cheveux impossible qu'il a dans le film. Dans la foulée, on s'est dit que ce pouvait être un fan de rock un peu ringard avec des santiags et cette cravate de cowboy. Thibault n'en fait pas des tonnes par rapport à ce costume trois étoiles, pas plus que n'en fait Léo avec ses vêtements de toutes les couleurs. C'est ce que j'adore chez eux. Ils ont joué très premier degré et pris leurs personnages très au sérieux. Quand Léo se dessine une larme sur le visage pour aller à l'enterrement, elle a l'impression de bien faire, d'être dans les clous. Si dingo qu'il soit, chacun veut et pense bien faire. Ça me touche.

On a également chargé la mule du côté des décors. En dépit du contexte de l'enterrement et des problématiques soulevées – le deuil, le lien, l'engagement, la paternité... -, il fallait assumer le caractère joyeux du film. On a donc opté pour une direction artistique très décalée, très gaie, qui permet de faire passer beaucoup de choses sans les mots. Quand on entre chez les parents de Jean-Pat, on en sait tout de suite long sur eux !

Et sur la volonté de Régine de rester le plus longtemps possible avec son fils en gardant sa dépouille à la maison...

« J'ai besoin de temps pour lui dire au revoir », dit-elle. C'est un rite très pratiqué autrefois qui permettait aux gens de prendre le temps de se recueillir, de parler de la personne décédée mais pas seulement. Les gens se retrouvaient, allaient voir le mort quand ils le voulaient, déposaient un petit objet près de lui. Dans le film, bien sûr, on pousse un peu les curseurs, on ne respecte pas complètement la veillée funèbre, le corps de Jean-Pat est quelque peu chahuté...

C'est la première fois que vous collaborez avec Pierre Dejon, le chef opérateur...

C'est la deuxième fois puisque nous avons fait ensemble le téléfilm de Noël dont je parlais au début. Comme tous les chefs opérateurs avec lesquels j'ai eu la chance de travailler, on a préparé énormément le film. Cela me rassure d'avoir tout découpé, discuté très précisément des scènes et d'avoir tous les plans en tête et sur papier, en photos, etc. Une fois ceci posé et bien carré, je trouve qu'on est vraiment disponibles pour considérer ce qui advient et, potentiellement, changer tous nos plans.

Avec Pierre, nous avons envie d'insuffler du cinéma dans cette arène tout de même assez sombre – une veillée, un enterrement, etc. - On a voulu des mouvements de caméra avec des grues, un matériel plus lourd à l'usage que juste une caméra à l'épaule mais qui donne de l'ampleur à la mise en scène du film.

Aviez-vous des références ?

C'est compliqué pour moi d'évoquer des références : je vois beaucoup de films mais j'ai une mauvaise mémoire, surtout digestive. J'accumule des images sans toujours savoir d'où elles viennent. Disons qu'en termes de ton, j'aimais beaucoup *Adieu Berthe*, de Bruno Podalydès, et qu'au moment de la préparation, j'ai revu *Punch, Drunk, Love*, de Paul Thomas Anderson. Le personnage d'Adam Sandler qui, lui aussi, veut bien faire mais subit l'assaut de femmes très fortes m'a inspirée pour le personnage d'Hakim qui essaie de tenir debout au milieu des tornades que sont sa meilleure amie, son amoureuse, sa sœur, sa mère et Régine.

Comment avez-vous travaillé avec les acteurs ?

J'essaie de faire une lecture séparément avec chaque acteur avant d'organiser une lecture tous ensemble pour que tout le monde se rencontre, et émette des premières propositions. Une manière pour moi d'entendre une fois le film, de modifier certains dialogues qui ne passent pas, et, pour eux, de commencer à faire troupe.

Ensuite, on se reparle, on se revoit éventuellement mais ce n'est qu'une fois sur le tournage que commence le vrai travail. On fait du cinéma, c'est un art de l'instant, et j'ai de plus en plus le sentiment, qu'à part évidemment les aspects techniques, mon métier consiste avant tout à capter ce qui se passe et non ce que j'aurais voulu qu'il se passe ; défaire ce que j'avais imaginé et voir ce qui advient. C'est un chemin d'humilité mais qui me plaît de plus en plus. A cette étape de la fabrication du film, tout est travail et tout est joie ; la joie est indispensable. J'en ai besoin, j'ai besoin de savoir que tout le monde est heureux de faire ce que j'ai entrepris que l'on fasse ensemble.

C'est mon moteur, sinon je perds le sens.

Les comédiens qui ont tourné avec vous parlent de vos tournages comme de moments heureux...

Peut-être parce qu'avec moi, et avec l'équipe, ils se sentent en sécurité. On oublie souvent qu'un comédien, dont le métier consiste à donner énormément de lui-même, dépend du désir de l'autre et que, même une fois choisi, donc désiré, il peut se sentir désaimé, et cela devant tout le monde.

Ce n'est pas rien de s'entendre dire « C'est pas bien » devant quarante personnes ! Quand je « dirige » les acteurs, je fais en sorte d'éviter ces situations humiliantes, embarrassantes. J'ai conscience aussi de tout ce qu'ils apportent s'ils ont l'espace pour le faire. Je pense que c'est pour ça qu'ils sont heureux sur mes plateaux.

Quel genre de directrice d'acteurs êtes-vous ?

J'essaie de faire en sorte que les acteurs se sentent libres de proposer, d'improviser, tout en fixant un cadre, une ligne directrice, bien sûr. Je ne fais pas un milliard de prises. Par contre, je multiplie les plans, les axes pour trouver le rythme. En comédie, c'est difficile de parier sur un plan séquence parce que, si ce n'est pas drôle, on ne peut pas le monter. Et je suis à l'affût de la moindre petite chose à rajouter dans l'image- un geste, un objet... Sur *Adieu Jean-Pat*, je me suis régalée ; j'étais seulement réalisatrice, je portais les mots d'un autre, j'avais une distance supplémentaire et donc moins tendance à m'engluer dans l'écrit. Je pouvais me concentrer sur ces détails visuels qui racontent autant que les mots.



Vous montez toujours vos films avec Fabrice Rouaud, votre frère.

Oui, et toujours de la même façon. On commence par installer la structure du film et l'évolution des personnages et c'est seulement après que l'on cherche le rire. La musique. Le rythme. Ni lui ni moi n'avons de recettes, juste une méthode qui évolue de film en film. Ça reste une étape très mystérieuse, le montage. Très empirique. Il y a des blagues qui marchent comme nous l'avions prévu et d'autres, dont on était certains, qu'il faut enlever, et alors, c'est comme un plat à la piscine, ça fait super mal ! Et puis le film est une matière organique qui répond à ses propres besoins. Là encore, c'est une leçon de modestie : le film nous échappe souvent et il faut le laisser s'échapper.

La musique est signée des LOW

Ce sont des musiciens avec lesquels je travaille depuis *Photo de famille*. De film en film, on remet tout à plat. Du mélo sur *Photo de famille*, du western sur *Les Complices...* Pour *Adieu Jean-Pat*, on a travaillé plusieurs thèmes en fonction de ce que traversait le personnage principal – celui d'un Etienne un peu conquérant qui veut faire comme s'il avait confiance en lui, un thème de piano plus nostalgique pour les moments d'émotion, et une rythmique de comédie pour renforcer le la comédie.

C'est toujours difficile de composer une musique de comédie mais les Low sont tellement créatifs qu'on parvient à trouver une couleur cohérente. Et dans le plaisir.

Un mot sur « Tout doucement », la chanson de Bibi sortie dans les années quatre-vingt qui ponctue les vacances d'Etienne enfant et adolescent...

On en a eu l'idée avec Olivia Lagache, la femme de Laurent Tirard. C'est une chanson que j'ai connue enfant et que j'adore ; une chanson qui dit : comment partir sans faire trop de mal ? Elle contient quelque chose de très nostalgique pour les gens de ma génération. J'ai hâte de savoir comment elle sera perçue par les plus jeunes.

La gentillesse est aussi votre marque de fabrique.

Pour moi, ça reste la qualité suprême, la mère de toutes ; encore quelque chose que je partageais avec Laurent. C'est presque un acte de résistance aujourd'hui dans un monde où les populistes nous disent « Soyez forts, gagnez, prenez ». Être gentil c'est penser que les autres comptent autant que nous. Ça peut sembler naïf, ça me paraît être un minimum.

Un minimum, comme le rire ?

Une autre grande qualité, la dérision. J'ai un immense respect pour ceux qui savent faire rire. Pour moi, c'est un carburant très important, une recherche quotidienne. C'est ce qui nous relie les uns aux autres, crée des passerelles entre les gens. Un peu comme la musique. Et c'est une langue parfaite, précise, puissante, qui nous permet de comprendre et d'être compris, de faire passer des messages et des émotions, des idées. Quand j'arrive à faire rire les gens avec un film, j'ai l'impression d'avoir fait quelque chose d'utile, quelque chose de bien.



Note d'Olivia LAGACHE

Laurent avait toujours mille idées en tête. Il aimait commencer la journée en listant ses futurs projets. L'enterrement faisait partie des thèmes qui revenaient régulièrement. Non pas par goût du macabre, mais parce qu'il voyait dans ce moment de bascule un terrain de jeu formidable pour la comédie.

Après *Le Discours*, un film très personnel qu'il considérait comme son « deuxième premier film », Laurent a eu envie de retrouver Fab Caro. Leur complicité était une évidence. Fab était pour lui le partenaire idéal, avec son humour décalé, son sens de l'absurde et sa vision poétique de l'humanité.

Ce n'est pas son état de santé qui l'a poussé à écrire *Adieu Jean-Pat* – il était alors en pleine forme – mais son amour profond pour la comédie, pour les personnages décalés, et pour cette manière bien à lui de traiter les sujets graves avec légèreté. Il se réclamait autant de Voltaire que de Woody Allen. Le premier affirmait qu'il fallait parler légèrement des choses graves et gravement des choses légères. Le second disait que la comédie était la meilleure façon de se venger de la réalité. *Adieu Jean-Pat* est né de cette conviction : qu'on peut rire de tout, mais pas n'importe comment.

Avec Fab Caro, ils ont imaginé l'histoire d'un jeune homme confronté, un peu malgré lui, à un enterrement – ce moment que beaucoup redoutent, mais où le rire n'est jamais très loin, qu'il s'agisse d'un faux pas, d'un lapsus ou d'un geste malheureux. Une comédie sur la fin de l'innocence. Une métaphore du passage à l'âge adulte.

Laurent savait qu'il ne pourrait pas concrétiser toutes les idées qui bouillonnaient en lui. Pour *Adieu Jean-Pat*, nous avons donc prévu de confier la réalisation. Le projet a mis du temps à voir le jour, jusqu'à ce que SND ait un véritable coup de cœur pour le scénario. Leur soutien, tout au long du projet, a été aussi précieux que décisif.

Très vite, le nom de Cécilia Rouaud s'est imposé. Nous avons été profondément touchés par sa capacité à mêler humour et tendresse dans *Photo de Famille*. Dès notre première rencontre, sa générosité, sa lumière, son écoute ont créé un climat de confiance immédiat. Ce qui nous a convaincu, c'est la justesse de sa vision du film. Elle avait parfaitement saisi les enjeux du récit et s'était attachée aux personnages dans toute leur humanité et leur drôlerie. Elle a su porter cette histoire avec fidélité, sensibilité, et une vraie liberté de ton. Notre collaboration a été une très belle aventure humaine.

Mais rapidement, la fiction a rejoint la réalité. L'état de santé de Laurent – qui avait connu plusieurs rémissions – s'est dégradé pendant la production du film. À peine le tournage terminé, je me suis retrouvée, à l'inverse d'Étienne qui organise à contrecœur les funérailles de Jean-Pat qu'il déteste, à organiser celles de l'homme de ma vie. Et moi aussi, dans ces moments bouleversants, j'ai connu ces rires inattendus, comme une réponse instinctive à l'absurde de la situation.

Laurent disait souvent – et avec justesse – que dans ce métier, on ne choisit jamais vraiment les projets qui vont voir le jour : c'est le destin, au fond, qui décide pour nous. Cette fois, le destin avait clairement choisi qu'*Adieu Jean-Pat* voie le jour après son départ. Comme un dernier clin d'œil, pour nous rappeler qu'il faut savoir rire de tout – même de la mort.

Adieu Jean-Pat sort un an après la disparition de Laurent. Avec ce film, il nous rappelle que le rire permet de traverser les aléas de la vie, parce que, plus que tout, Laurent aimait la vie.

Note de FabCaro

La première fois que Laurent m'avait parlé de son souhait d'adapter *Le discours*, je lui avais dit « Mais comment tu vas faire ? Il ne se passe rien dans mon histoire », il m'avait répondu « Au contraire, il se passe tout ». J'avais été très touché. Je me demandais comment il allait s'y prendre pour adapter un livre qui se déroule entièrement autour d'un repas de famille. Et j'avais évidemment adoré le résultat. Après cette expérience, on a cherché à prolonger ce partage, un peu enfantin au fond, jouer ensemble, c'était ça l'idée. On s'appelait régulièrement pour faire un point sur nos projets respectifs, voir s'il n'y avait pas dans le tas un point de départ qui pourrait nous amuser. Et il est arrivé un moment où on avait envie de retrouver ce type de famille du *Discours*, aussi unie que dysfonctionnelle. Alors Laurent a eu l'idée de revenir à une histoire de réunion de famille, mais cette fois autour d'un enterrement, parce que lui comme moi préférons rire de ce qui nous angoisse, et qu'on avait toujours trouvé tous deux dans les enterrements une source de comédie inépuisable. C'est dans la tragédie qu'on trouve le meilleur terreau pour la comédie, Laurent le savait. L'écriture de cette histoire a été un processus très joyeux – ce qui peut paraître étonnant pour une histoire de deuil. Ça me plaît de me dire, a posteriori, que Laurent s'est beaucoup amusé avec ce sujet et avec ce texte. Cette pensée me donne le sourire. Ses coups de fil me manquent, avec sa voix si particulière et son enthousiasme pour des projets naissants, je suis persuadé qu'on aurait trouvé encore plein de terrains de jeux.



Entretien avec **Hakim Jemili**

Quelle a été votre réaction en découvrant le scénario – co-écrit par Laurent Tirard et Fabcaro puis repris par Cécilia Rouaud ?

Je me suis toujours intéressé à l'univers de FabCaro - je suis fan -, et j'avais déjà beaucoup entendu parler de Cecilia. Laura Felpin, qui avait tourné *Les Complices* avec elle, était tellement dithyrambique à son sujet que j'avais envie de travailler avec cette femme. Et puis, un jour, on m'appelle pour me dire qu'elle veut me rencontrer pour me proposer un rôle. J'étais client. Lors de notre première rencontre, elle m'a fait un topo à l'oral avant de m'envoyer le scénario le soir même. Je l'ai lu d'une traite. Le lendemain, je lui téléphonais : « Je suis ton homme ! ».

Qu'est-ce qui vous touchait particulièrement chez Etienne, le personnage que vous interprétez ?

Il me ressemble un peu : son manque de confiance, sa façon – un peu spéciale - de ne pas perdre espoir, de toujours essayer de se reprendre. Ça a été ma vie entre mes quinze et mes vingt-six ans. Je remarque qu'il y a souvent des choses de moi dans les films que je choisis.

Depuis 2019 et *Docteur*, de Tristan Séguéla, votre premier rôle au cinéma, vous en avez tourné quatorze sans compter les six séries dans lesquelles vous apparaissez...

Et j'essaie à chaque fois d'aller vers des rôles et des genres très différents. Ce sont de nouveaux défis à relever. Et cette fois encore avec *Adieu Jean-Pat*. C'est une nouvelle couleur, il y a le rire, il y a aussi beaucoup d'émotions ; et cela, c'est la patte de Cécilia.

Parce qu'il veut à tout prix retrouver son amour d'enfance, Etienne consacre une bonne partie de son temps et de son énergie à dire le contraire de ce qu'il pense... On sent à quel point c'est éprouvant pour lui...

Ça a été ma vie pendant longtemps. Et à un point bien plus extrême ! A cette époque, j'avais pas mal de problèmes à régler, j'avais besoin d'« exister ». Alors, j'ai évidemment pris du plaisir - et même un malin plaisir - à assumer ce genre d'attitude que j'avais déjà tenue dans ma vie. Dans le film, cela déclenche des situations très drôles et c'était agréable à jouer. Dans la vraie vie, c'est plus ennuyeux.

Aviez-vous des appréhensions en abordant ce personnage ?

Comment jouer Etienne ? J'étais un peu inhibé par le fait que FabCaro ait mis son art de dessinateur dans le scénario et puis je trouvais le texte très précis ; presque trop. Il y avait certains dialogues que je ne sentais pas dans ma bouche, et parfois certaines situations comiques que j'aurais voulu pousser davantage. J'ai dépassé cette inquiétude très vite.

Cecilia et moi avons eu pas mal de discussions ensemble. Elle avait vu le travail que j'avais effectué en stand up, certains de mes films, je sentais qu'elle me faisait confiance.

Parlez-nous de la préparation...

Autant Cecilia travaille énormément en amont et sur le plateau – j'ai d'ailleurs rarement vu quelqu'un travailler autant -, autant, en dehors des discussions informelles qu'elle a avec chacun de ses acteurs, elle intervient peu dans notre préparation.

Je suis toujours partant pour un café avec les acteurs du film ou pour des répétitions. Et je connais mes textes par cœur. Cela rend tout facile au moment de tourner : pour rajouter des choses, en enlever, en modifier. J'ai de la facilité pour ça : l'expérience du stand up !

Disons que ma préparation c'est ça : apprendre mon texte au cordeau, arriver sur le plateau investi, à l'écoute et avec une grande force de propositions.



Quelle directrice d'acteurs est-elle ?

Elle est très rassurante. Avec elle, on sait exactement où on va, ce qu'elle attend. Tout est prêt, ce qui ne l'empêche pas de nous laisser libres de proposer un tas de choses. C'est simple de travailler avec Cécilia. Il n'y a jamais de stress, jamais de moments désagréables. Forcément, comme on se sent bien, on donne davantage.

Et puis Cécilia est quelqu'un qui sait s'entourer. Pas seulement d'une équipe artistique extraordinaire, l'équipe technique est à l'unisson. Il y a eu une véritable osmose sur ce film. J'ai adoré travailler avec elle et j'espère qu'on fera d'autres films ensemble.

Vous évoquez le casting : Valérie Karsenti, Thibault de Montalembert, par exemple, sont des acteurs très loin de votre univers...

Et cela m'a fait énormément plaisir de jouer avec des comédiens avec lesquels je n'avais pas forcément de liens. Je les connaissais, bien sûr, mais ne pensais jamais les retrouver sur un tournage. C'est tout l'art de Cecilia : être fidèle à elle-même en choisissant une distribution qui lui ressemble, où chacun est à la bonne place et où chacun a une chance de se rencontrer vraiment dans la vie – j'ai gardé le contact avec toutes ces personnes. Ce genre de rencontres et ce genre de projet redonnent un peu d'espoir en l'humanité.

Vous parliez de Valerie Karsenti : tout jeune, j'ai été bercé à « Scènes de ménage » et Valérie était mon personnage préféré. J'ai été si heureux lorsque Cécilia m'a annoncé qu'elle serait la mère de Jean-Pat. Non seulement c'est une grande actrice comique ; mais, humainement, c'est une femme formidable.

Thibault de Montalembert ? Il est merveilleux à la ville comme à l'écran, avec une culture extraordinaire. Il m'a fait découvrir – à moi qui suis un rebeu - des chansons et des choses que je ne connaissais pas.

Vous semblez assez sûr de vous.

J'ai fait beaucoup de scène. Depuis 2019, j'ai tourné entre cinq et six films par an, joué des rôles difficiles dans des séries difficiles, j'ai beaucoup appris. Aujourd'hui, quand j'arrive sur un plateau, je suis assez confiant, je me sens heureux.

Quelle différence faites-vous entre le stand-upper et le comédien ?

Quand je suis comédien, je me vois comme un outil, j'essaie d'être un couteau suisse, de me rendre le plus disponible et le plus malléable possible. Durant les premières prises, je m'adapte au plus près de ce que souhaite le metteur en scène ; une fois qu'il a ce qu'il veut, je fais à mon tour ce que moi, je sens.

Avec Cécilia, il y avait très peu de discussions sur le plateau. Tout ce qu'elle me disait était justifié, très clair, fluide. Je n'avais pas besoin de lui poser dix mille questions. J'ai tout de suite compris ce qu'elle attendait de moi et tout de suite trouvé le ton.

Dans *Adieu Jean-Pat*, Etienne n'a rien d'un rebeu.

Je joue un mec qui s'appelle Etienne et je m'appelle Hakim. C'est rare qu'un jeune acteur d'origine maghrébine joue des rôles qui ne soient pas maghrébins. Avec Cécilia, il n'y a jamais eu de sujet là-dessus.

Quel regard portez-vous dans le film sur votre pote Léo qu'interprète Constance Labbé ? C'est rare de voir un tel personnage dans le cinéma français...

Et c'est dommage ! Il y a, en ce moment, ce débat ridicule sur l'impossibilité de l'amitié entre hommes et femmes. Bien sûr que cette amitié existe et ce depuis la nuit des temps. Moi, j'ai plein de potes femmes et, personnellement, je n'ai pas envie de coucher avec. C'est pareil pour mes copains. Contrairement à d'habitude où les hommes sont plus entreprenants, c'est Léo qui pousse Etienne dans ce délire ; c'est elle qui fait des bêtises et, honnêtement, je suis content de voir ça au cinéma. J'ai adoré travailler avec Constance : c'est non seulement une grande actrice, c'est aussi une très bonne camarade.

Avec son personnage, comme avec celui de la compagne d'Etienne, qu'interprète Fanny Sydney, on pourrait parfois sombrer dans une ambiance trash : après tout, Etienne déteste Jean-Pat et aurait tout lieu de dire enfin ce qu'il pense de lui.

C'est toute la finesse et l'intelligence de Cécilia. Elle arrive toujours à nous surprendre.

***Adieu Jean-Pat* soulève beaucoup de questions sur le lien, les questions autour de la paternité...**

Oui, c'est un très beau message.

Des messages auxquels vous apportez un truc irrésistible : cette façon qu'a Etienne de répéter systématiquement ce que lui disent ses interlocuteurs...

Le comique de répétition. J'aime beaucoup ça dans mes spectacles. Cécilia et moi en avons parlé sur le plateau. Cela fonctionnait bien. On a continué.

Dans le film, Gustave Kervern qui joue votre père, il y a cette scène très émouvante dans l'hôpital où il récite le poème qu'il a prononcé à la naissance de votre personnage.

Sur *Adieu Jean-Pat*, j'avais plus de chance de rencontrer Gustave que les autres comédiens du film. Depuis toujours, dans ma tête, c'est une légende de l'humour. J'ai eu, avec lui, des fous rires que je n'avais pas eus depuis longtemps, y compris sur cette scène. Sur le tournage, je m'identifiais un peu à lui. On ne se rend pas compte à quel point il est exceptionnel. Le cinéma français ne l'utilise pas assez.

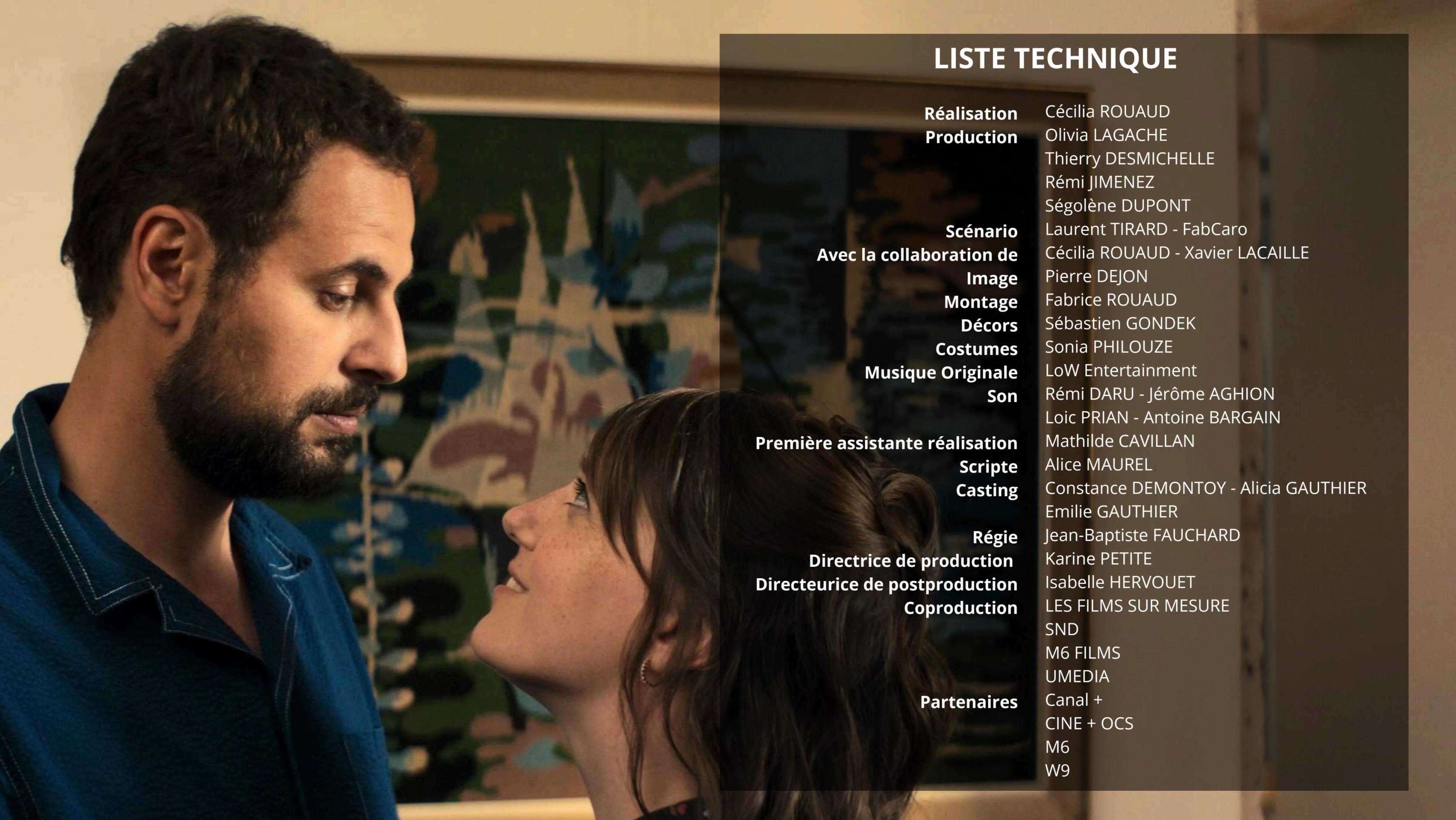
Vous avez un rythme de travail impressionnant : vous enchaînez les tournages tout en poursuivant une tournée qui court jusqu'en 2026.

J'aime ce que je fais. Tout va bien.



LISTE ARTISTIQUE

ÉTIENNE	Hakim JEMILI
ALICE	Fanny SIDNEY
CLÉMENCE	Nora HAMZAWI
LÉONORE	Constance LABBÉ
MAGALI	Alice DAVID
INÈS	Meriem SERBAH
ANTOINE	Gustave KERVERN
RÉGINE GALIBERT	Valérie KARSENTI
HENRI GALIBERT	Thibault de MONTALEMBERT
NICO	Bertrand GONCALVES



LISTE TECHNIQUE

Réalisation Cécilia ROUAUD

Production Olivia LAGACHE

Thierry DESMICHELLE

Rémi JIMENEZ

Ségoène DUPONT

Scénario Laurent TIRARD - FabCaro

Avec la collaboration de Cécilia ROUAUD - Xavier LACAILLE

Image Pierre DEJON

Montage Fabrice ROUAUD

Décors Sébastien GONDEK

Costumes Sonia PHILOUZE

Musique Originale LoW Entertainment

Son Rémi DARU - Jérôme AGHION

Loic PRIAN - Antoine BARGAIN

Première assistante réalisation Mathilde CAVILLAN

Scripte Alice MAUREL

Casting Constance DEMONTOY - Alicia GAUTHIER

Emilie GAUTHIER

Régie Jean-Baptiste FAUCHARD

Directrice de production Karine PETITE

Directeurice de postproduction Isabelle HERVOUET

Coproduction LES FILMS SUR MESURE

SND

M6 FILMS

UMEDIA

Partenaires Canal +

CINE + OCS

M6

W9